

*La plèbe des valets insulteurs de vaincus,  
Les renégats qu'un titre ou de l'or peut soumettre,  
Et qui, comme Judas ayant livré leur maître,  
Veulent, ainsi que lui, toucher les trente écus.*

*Or, ce fut en ce temps tragique, morne et sombre,  
— Où, pareille au vaisseau désespéré qui fuit  
Sur une mer perfide où nul phare ne luit,  
La conscience humaine erre en détresse et sombre, —*

*Qu'un poète, un vieillard vénérable, resté  
Débout dans son honneur, ferme dans ses croyances,  
Parmi tant d'égoïsme et tant de défaillances,  
S'obstinait à défendre encor la liberté.*

*Relevant l'étendard des doctrines proscrites  
Et bravant la prison, la ruine, la mort,  
Il combattait toujours, infatigable et fort,  
Pour la foi des aïeux et pour les anciens rites.*

*Mais la lutte épuisait sa vigueur. Sur ses yeux  
Usés par le travail descendirent les voiles  
D'une éternelle nuit, aveugle et sans étoiles,  
Et le souvenir seul lui fit revoir les cieux.*

*Alors plein du regret des visions passées :  
Austère Liberté, Soleil resplendissant —  
L'athlète puritain, le poète puissant,  
Dans la Bible abîma l'horreur de ses pensées.*

*Et de son fier cerveau par le Rêve tordu  
Faillit une terrible et divine épopée,  
Des brumes du Chaos encor toute trempée...  
Et John Milton dicta le Paradis Perdu !*

ARMAND D'ARTOIS.



## A PROPOS DE « ROSA MYSTICA »

CAUSERIE FANTAISISTE



J'ai relu la *Muse Noire* ; j'ai sous les yeux *Rosa Mystica*, avec sa longue préface. Ces deux recueils poétiques témoignent que M. Stanislas de Guaita est un artiste ; il a du métier et de la curiosité. Son dernier volume raconte et exprime la plus récente manière de sentir ; il appelle la discussion et les commentaires. Amusons-nous à l'écouter, puis à développer de temps à autre les choses qu'il nous laisse voir ou deviner.

Dans *Peines d'amour perdues*, quand va commencer la représentation, Cabocle se présente en ces termes : « Je suis le grand Pompée, illustre est mon courage. Vous allez voir une superbe réunion de héros ; Armado représente Hector de Troie ; le curé, Alexandre ; le page d'Armado, Hercule ; le maître d'école, Judas Macchabée. Si ces quatre héros réussissent dans leurs rôles respectifs ils changeront de costume. »

Ainsi M. Stanislas de Guaita avant de réciter son rôle l'explique ; puis il nous présente ses confrères, ceux-là qui marchent en chantant sous les mêmes lauriers, Henry Beauclair, E. Haraucourt, Laurent Tailhade, Victor Margueritte, Charles Morice, Emile Peyrefort, Jean Rameau, Charles Vignier (1), etc., etc. Il nous dit leurs emplois et les caractérise. Avec Cabocle il pourrait ajouter : « Si ces héros réussissent dans leurs rôles respectifs, ils changeront de costume. » C'est une bien belle chose que l'art ; ah ! quel plaisir de voir une si belle jeunesse courir à ces luttes glorieuses !

En les suivant avec intérêt, je me suis convaincu que la poésie française en 1885 ne ressemblait rien tant qu'à un canard décapité qui court encore. On ne l'entend plus chanter, on ne sait plus où elle va, mais comme elle court bien. Les braves gens ! dirait l'éditeur Lemerre. C'est bien intéressant. J'ai beaucoup d'amis très intelligents ; celui d'entre eux que j'aime le plus, se plaît pendant des heures, étendu dans son fauteuil, ou mieux encore couché sur le dos, — à compter les fleurs de sa tapisserie ; Ça lui met un petit brouillard dans la tête et le temps coule. Le vestibule de M. de Guaita est bien joliment tapissé, mais il est plein de poètes. Du lest, si vous voulez, et grimpons au premier étage ; ces poètes sont

(1) Ordre alphabétique.

d'excellentes gens, mais un peu bavards, et puis ils gesticulent ; et si j'ose m'expliquer ainsi, ils ont tout le jour la fâcheuse habitude de se gargariser de sonnets. Je sais bien qu'il y a là un tas de jeunes muses exquises, quelques-unes très belles, ma foi, qui d'une voix complaisante me disent : Prenez *Les Emaux Bressans*..., prenez *L'Aurore*..., prenez *L'âme nue*... — Quoi, nue ? lui dis-je, et d'où viens-tu ? — De chez Edmond Haraucourt. — Hé ! hé ! nue, dis-tu... Mais je ne suis pas ici pour toi ; je prends Rosa et je file.

Et d'abord je lui demande son nom. Elle me répond : *Mystica*, elle me raconte son histoire et je cesse de badiner.

*« La rose que je vous invite à cueillir — ami bienveillant qui feuilletez ces pages — ne fleurit pas aux rives des contrées lointaines ; et nous ne prendrons, si vous voulez, ni l'express, ni le transatlantique. »*

*Etes-vous susceptible d'une émotion vive de l'intellect ? et vos pensers favoris vous hantent-ils jusqu'à vous donner parfois l'illusion du réel ?... — Vous êtes donc magicien, et la Rose mystique ira d'elle-même, pour peu que vous le vouliez, fleurir en votre jardin.*

*Le mysticisme ! toute la poésie est là. — Aspirations follement fraternelles de nos cœurs vers d'imaginaires créatures, ou vers la nature personnifiée et sensibilisée ; — lénués et surprenantes affinités que rien n'explique ; — vague et précieux besoin dont se tourmentent nos esprits, de deviner l'inconnu, de pénétrer l'impénétrable et de peupler le vide ; — charme infini des émotions illusoires, de quoi nous pleurons, les sachant telles ; — attrait impossible à définir de ce que la pensée sublimée, le sentiment égaré, la sensation exacerbée ont de plus ineffable et fugace — ou de plus intense et vibrant : toutes ces choses ont droit de cité en poésie. — Que dis-je ? La poésie en est faite.*

*Le mysticisme ! C'est l'amour de nos cœurs pour les songes de nos cerveaux ; c'est ce qui nous fait haïr du vulgaire ; ce qui fait de nous des proscrits ! »*

Notez l'allure toute personnelle du mysticisme de M. de Guaita. A feuilleter *Rosa Mystica*, vous verrez que seules des idées ont laissé leur empreinte sur ces pages, les amoureux n'y mettront guère de signets. Ce n'est pas l'inoubliable « *amabam amare* » de saint Augustin, ce n'est point cette plainte de *volupté*, ce malaise de notre sang, ce soupir inexprimable vers une fleur très traïche, vers l'harmonie des caresses et des apaisements, vers un doux crépuscule éternel... Nous ne trouverons rien ici de la *Vita nuova*, le plus beau livre d'amour que nous puissions savoir avec l'éternel balancement de ces éternelles questions qui chaque jour plus aiguës finissent par intéresser l'homme à la vie.

Le mysticisme de M. de Guaita est de marque plus récente. Sa poésie pourra nous donner une larme furtive mais ne saurait, dans ses pires lamentations, se retenir de sourire un peu. Renan nous initia à la prétendue douleur de ces rêves qu'on se fait tout éveillé. Ecoutez le sonnet-préface de *Rosa Mystica*.

*Rose mystique, au doux parfum solliciteur,  
Fleur d'ironique amour, de fol espoir sans trêves !  
Illusion splendide, épanouie aux grèves  
Que dore et transfigure un Idéal menteur !*

*Moi la dupe ? — Eh bien, soit !... Pourvu que la senteur  
Evoque en moi l'extase enlaçante des rêves,  
Si bien qu'inattentif au vol des heures brèves  
Je savoure la vie en lent dégustateur.*

*Qu'importe le Réel ? — Divaguer a ses charmes :  
Ma candeur attendrie aura de douces larmes  
Pour l'être inerte au mal comme inerte au plaisir ;*

*Et, les yeux clos, flairant la fleur cabalistique,  
Je saurai m'absorber et me fondre, à loisir,  
Dans le charme imposteur de mon Rêve mystique.*

Ce scepticisme mystique ne va pas, comme on pense, sans un peu de pitié pour les dieux. Tandis que Dante exalte la dame de son amour jusqu'à la voir servante de Marie dans le paradis, volontiers M. de Guaita et le petit groupe distingué où il siège ennoblissent d'humanité les dieux. Dans une fort belle pièce de la *Muse Noire*, il avait déjà célébré la *Mater Dolorosa*, celle qui regrette d'être la mère d'un dieu, d'un dieu qui meurt, tandis que simple mortel il eut vécu, ou du moins eût laissé un tombeau où se faire pleurer ; dans ce nouveau volume, avec Gethsémani, il exprime une idée d'ordre analogue :

*C'est à Gethsémani, pleurant comme un enfant,  
Que le poète l'aime, ô Christ, et te révère.  
Où tu lui parais beau, sublime et triomphant,  
Ce n'est pas en martyr l'immolant au Calvaire :  
C'est à Gethsémani, pleurant comme un enfant !*

A notre sentiment, cette pitié envers les dieux pourrait les avilir ; les héroïsmes humains et divins méritent mieux que des pleurs, notre tendresse n'a que faire devant ces grandes choses : la beauté des filles et la bonne grâce des sœurs, lui sont un suffisant objet ; on adore et on s'incline devant les défaites hautaines. — Mais convenons du moins qu'une larme est toujours un gracieux spectacle et que M. de Guaita fit une œuvre durable le jour qu'il écrivit Gethsémani.

\*\*

Il serait inutile de nier la platitude de cette existence, mais ne nous est-il pas loisible au résumé d'en sortir à toute heure, en sorte que, seuls, des esprits opaques qu'alourdit la chaleur de la loge du concierge paternel, ou la fumée des brasseries, ou la fréquentation excessive des hommes de lettres peuvent s'attarder à badigeonner de noir leurs phrases et à jeter sur leurs conceptions le vestiaire des pompes funèbres.

M. de Guaita apporte une excellente solution aux ennuis de la vie en conseillant tout simplement l'oubli. Il revient sur cette idée à plusieurs reprises.

... glacé d'émoi,  
Je vis un fleuve lent qui roulait une eau verte.

Tombant à deux genoux, j'eus ce cri : — « Le Léthé !  
« Flot clément, sois suave à ma lèvre entr'ouverte... »  
Le flot se déroba, sonore — et dégoûté !

Mais cette persistance du passé à l'obséder est singulière ; que nous importe vraiment les jeunes hommes que nous fûmes jadis et à quel titre se présenteraient-ils à notre mémoire ? Ne sommes-nous pas nouveaux chaque matin et notre hier n'est-il pas aussi indifférent à notre demain que les baisers bien vite essuyés.

Et s'il faut s'intéresser à quelque chose, le mieux n'est-il pas tout d'abord de s'organiser une conviction ? La mode du jour est de se faire un talent, de décider qu'on appartient à une race élue. Depuis Schopenhauer et peut-être avant lui, on imagina de se réfugier dans l'art comme dans un temple bâti sur les hauteurs. M. de Guaita, avec une superbe allure qui témoigne assez combien il est digne d'entrer dans ce refuge d'élite, a célébré ces idées dans une pièce admirable que j'aime entre toutes les pages de son recueil.

#### LE SUICIDE DE L'OUBLI

##### I

Ta pourpre, ô Digitale, et ta candeur, ô Lys,  
S'effacent dans le deuil sanglotant de l'automne ;  
Et mon cœur se resserre, et mon regard s'étonne  
Du grand désastre des printemps ensevelis.

Fleurs d'azur ! Roses chairs des vierges ! Fronts pâlis  
Des vieillards ! Hymnes d'or que le Génie entonne !  
Sous l'éternelle bise au soupir monotone,  
Vous roulez aux noirs Trépas, aux noirs Oublis.

Contre tout ce Néant ma volonté s'insurge :  
Je voudrais évoquer, poète thaumaturge,  
Le faste des grands Noms que l'on n'épèle plus,

Et l'orgueil des Contours, et la gloire des Formes, —  
Croulés avec l'amas des âges révolus,  
Pêle-mêle, dans l'Ombre aux profondeurs énormes !

##### II

Rien ne répond ; le gouffre est sourd ; il ne rend pas  
Le nom des morts ; — des morts il ronge la Mémoire.  
Nul ne déchiffrera les signes du grimoire  
Où le mystère git des antiques trépas.

Ni, Lucrèce, ta voix — ni le bruit de tes pas,  
César — n'empliront plus les échos de l'histoire,  
Quand les siècles, roulant leur flot blasphématoire,  
Auront aux noirs maëlstroms charrié des repas.

Ne pourrait-on s'intéresser ici à observer un peu ceux-là qui se prétendent satisfaits des seules caresses de l'art et dédaigneux de tous les baisers ambulants du trottoir ; certes, des penseurs comme Spinoza supprimèrent toute contradiction entre leur vie de toutes les heures et leurs instants de réflexion. Ils furent tels dans la rue qu'en leur cabinet de travail. Avouons que ces hommes sont rares ; et le fait seul de publier indique que la possession de l'art ne nous suffit pas ; la jouissance pour le plus grand nombre n'est complète que si elle est publique. Les poètes réfugiés dans le sanctuaire de la Muse me rappellent assez ce roi Candaulé qui ne se retirait avec plaisir dans le boudoir de son épouse, superbe d'ailleurs, qu'après avoir pratiqué de petits trous dans les portes pour l'œil extasié de ses amis. Il aimait à être considéré ; c'est ainsi qu'aujourd'hui chacun désire, je pense, la considération. S'il m'était permis de me citer après avoir tant parlé des autres, cela me réjouirait, puis éclairerait ma pensée. Un personnage dont je suis père développerait l'intelligence d'un disciple, en ces termes :

« ... De nous seuls attendons le bonheur. Un homme d'esprit se trouve toujours quelque satisfaction, fût-ce à être très malheureux. La réflexion est une bonne gymnastique, de celles qui lassent le plus tard.

« Satisfaisons nos appétits de quelque nom que les glorifie ou les invective le vulgaire. Je vous le dirai en confidence, mon ami, je n'aime plus guère à cette heure que les viandes grillées un peu cuites et les déclamations un peu courtes. Heureux le monde, s'il ne savait de passions plus envahissantes !

« Tâtez le pouls à nos émotions, c'est un digne et suffisant emploi de la vie. Du moins faut-il que rien de l'extérieur ne vienne troubler cet apaisement : ayez de l'argent et soyez considéré. Des qualités faciles y suffisent ; de la finesse, de l'indifférence polie et une discrète persistance (1) ... »

Mais si les sages organisent ainsi leur vie, peut-être ne serait-il pas bon que les poètes se missent à les imiter. Ces poètes sont des sortes de polichinelles vénérables donnés à l'humanité pour la distraire. Peut-être les hommes ont-ils le droit de leur ouvrir le ventre, selon la coutume d'ailleurs, pour voir ce qu'il y a dedans ; en tout cas, il est parfaitement logique qu'on s'ingénie à leur procurer quelques souffrances pour mieux jouir de la beauté de leurs accents, de l'acuité de leurs cris et de l'ampleur de leurs délires. C'est là du moins à quoi nous incite l'amour du beau.

(1) Le départ pour la vie. (Amsterdamer Weekblad), 26 avril 85.

mais dans la vie, rassurons-nous, il est des accommodements ; les nuances de la lune suffisent à émouvoir une âme bien née.

Ce noble symbolisme est bien dans la logique du développement de M. de Guaita. Nous pensons avoir assez fait connaître ce talent si personnel pour qu'on puisse préciser sa situation dans le domaine de l'art à cette époque. La pensée française supporte une crise singulière ; ce n'est guère le lieu ni notre désir d'insister là-dessus. Nous espérons que ce n'est pas la fin de toutes choses ; mais autour de nous, beaucoup s'éteignent et les autres s'exaltent en des excès singuliers. Ces derniers jouent en effet avec une absolue conscience leur partition dans ce finale, ils sont des Hamlet, ils torturent leurs âmes comme leurs conceptions, Julien Sorel, Rastolnikoff pululent. D'autres, étendus dans leur fauteuil, rebelles à l'action et à toute passion, se contentent de comprendre, et leur pensée lassée s'évapore en subtilités précieuses ; ils se réclament de Mérimée, de Sainte-Beuve, de Renan. Renan et Baudelaire se partagent la génération qui naît, ils lui donnent aussi pour l'art d'écrire des préceptes opposés :

Exposez de la façon la plus claire possible les choses les plus subtiles du monde, dira Renan.

Par des termes d'une obscurité analogue, Baudelaire exprimait les choses les plus obscures du monde, affirment les seconds.

Mais les uns et les autres également mystiques se serrèrent les coudes pour triompher de demain et ils exaltent ces maîtres inégaux et dédaignés, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam.

Par la clarté de son verbe et par une fine ironie un peu dédaigneuse qui perce çà et là, M. de Guaita, dans ce groupe des mystiques de l'avenir, appartient à ceux-là qui ne placent point ce fameux *Modernisme* dans le dédain des grandes lignes et des gestes purs. Il estime volontiers, je pense, que des Esseintes est un peu batave de mépriser si fort Virgile. Mais *Décadence*, *Pour avoir péché*, *Remember*, et bien d'autres pièces affirment les théories les plus nouvelles de cette saison.

Ainsi par sa préface où sont installés ceux de demain, par ses vers qui fixent les récentes manières de sentir, le volume *Rosa Mystica*, de M. Stanislas de Guaita, est un livre fort, très personnel, tel que nous n'en lûmes guère, depuis quinze ans, et qui intéresse la curiosité de tout artiste parce qu'il séduit le cœur de plus d'un.

MAURICE BARRÈS.



## Vers pour miss Lillian

PSAUME D'AMOUR

*Comme un moine amoureux de la sainte qu'il prie,  
Je t'ai fait un autel en mon cœur attristé,  
Où, parmi les encens, resplendit ta beauté,  
Sous un dais de lampas orné d'or févérique.  
Madone ! j'ai cueilli les fleurs de mon été,  
Les fauves du désir, roses d'idolâtrie,  
Et leur haleine fugitive se marie  
Aux stériles parfums de ta virginité.  
Ainsi ton front nimbé de flammes et de gloires,  
Ainsi tes yeux stellés d'escarbouclés et d'or  
Resplendissent pareils aux gemmes des ciboires.  
L'orgue éploré dans la chapelle vibre encor,  
Et, pieusement, vers tes paupières baissées,  
Montent le Pur Amour et les Bonnes Pensées.*

J'ai rêvé de t'aimer ainsi qu'une madone  
Qui, très-pure, aux baisers mystiques s'abandonne,  
Lorsque, songeant aux lis merveilleux de Sarons  
Les novices en pleurs sentent pâlir leurs fronts.  
Et leurs genoux fléchir sur les dalles de pierre.  
Les encensoirs mourants jettent dans la lumière  
Une profonde odeur de prière et d'espoir.  
Le maître-autel rayonne et le grand ostensor,  
Au milieu des flambeaux, des fleurs et des cantiques,  
Sur les diacres chappés d'épaisses dalmatiques,  
Sur le prêtre éperdu dans sa chasuble d'or,  
Semble un soleil couchant qui dans les flots s'endort.  
L'orgue, rouvrant le vol des vieux antiphonaires,  
Mêle aux voix des enfants de chœur ses fiers tonnerres  
Et sur un air d'Hobrecht ou de Palestrina  
Chante dévotement le *Salve regina*.

J'ai rêvé de t'aimer à genoux, les mains jointes,  
De bien loin, sans vouloir même effleurer les pointes  
De tes souliers posés sur le croissant doré,  
Heureux si, quelquefois, quand je t'invoquerai,  
Te saluant de noms d'amour en litanies,  
Tu détournes vers moi tes paupières bénies !  
La nuit, de ton autel j'userai le pavé,